

# The Devil and Daniel Webster

## *Tous les biens de la terre*, États-Unis, 1941, 107 minutes

Patrice Doré

---

Number 239, September–October 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47891ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this review

Doré, P. (2005). Review of [The Devil and Daniel Webster / *Tous les biens de la terre*, États-Unis, 1941, 107 minutes]. *Séquences*, (239), 30–30.

## THE DEVIL AND DANIEL WEBSTER



**FILM** > Méconnue ici, cette curieuse fable fantastique écrite en 1937 sous forme de nouvelle par Stephen Vincent Benet n'en est pas moins pour nos voisins lycéens du sud leur *Survenant* obligatoire. Produit par la RKO la même année que *Citizen Kane*, *The Devil and Daniel Webster* — relecture de la légende de Faust — dispose de la même ambition, mettant de l'avant une texture picturale peu commune, legs du vétéran

chef-opérateur Joseph August (*Gunga Din*, *Twentieth Century*) et du réalisateur William Dieterle (*The Portrait of Jennie*). Au seuil de la peinture bucolique du 19<sup>e</sup> siècle, l'imagerie, séduisante au possible — qui évoque même par instant le *Night of the Hunter* de Laughton —, distrait vite des plaintes que l'on pourrait se voir tenter de formuler à l'égard d'un verbiage oiseux et de quelques facilités dramatiques. Un rôle d'anthologie : Mr. Scratch (Walter Huston), l'astucieux diable venu proposer sept ans de prospérité à un pauvre fermier du New Hampshire en échange de son âme. Un ravissement cinématographique tout simple qui n'arrive pourtant plus à se reproduire de nos jours.

**DVD** > En raison des réticences de certains États chatouilleux du Sud concernant l'emploi du mot « diable » dans le titre d'une œuvre quelconque, le titre de *The Devil and Daniel Webster* fut soumis à de nombreux changements au cours de son exploitation : *Here Is a Man*, *All That Money Can Buy*, *A Certain Mr. Scratch*, sont quelques-unes des appellations qui nourrissent une confusion qui persiste encore aujourd'hui. L'historien Bruce Eder se chargera de la chasser pour de bon sur la piste de commentaire qu'il assure solidement ; contingences sociales, enjeux patriotiques et traditions folkloriques y répondront présent à l'appel, mais celle-ci fera également état des absents : Thomas Mitchell — qui dut abandonner le rôle de Webster à la suite d'une chute de cheval — puis Claude Rains (*The Invisible Man*) et Paul Muni (*Scarface*), qui sollicitèrent sans cesse le rôle luciférien. Pratique inusitée : Dieterle tourna ses scènes chronologiquement. En plus d'une lecture par Alec Baldwin de l'œuvre originale, l'édition offre en complément un essai sur la bande sonore oscarisée de Bernard Herrmann et une galerie de photos.

**CHAPITRE MÉMORABLE** > Oubliant qu'il est au terme de son pacte, Jabetz Stone organise une réception mondaine à laquelle est convié l'avocat prestigieux, Daniel Webster. Profitable soirée pour le malin qui ne manquera pas de venir quérir une ration d'âme supplémentaire. Échantillon de l'insaisissable, le chapitre 15, *Quite a Success*, invite spécialement à l'onirisme par une danse infectieuse qui trouvera vingt ans plus tard son écho dans le génial *Carnival of Souls*.

Patrice Doré

■ **TOUS LES BIENS DE LA TERRE** — États-Unis 1941, 107 minutes — Réal. : William Dieterle — Scén. : Stephen Vincent Benet, Dan Totheroh, d'après la nouvelle de Stephen Vincent Benet — Int. : Edward Arnold, Walter Huston, James Craig, Anne Shirley, Simone Simon, Gene Lockhart, John Qualen, Jane Darwell — Dist. : Criterion.

FILM ★★★★★ DVD ★★★★★

## FAST COMPANY

**FILM** > David Cronenberg devient dingue lorsqu'il est question de bagnoles. C'est l'unique raison pouvant expliquer son implication dans ce film de courses automobiles — inédit aussi bien ici qu'en Europe — dont l'action principale consiste essentiellement à voir des capots qui gigotent et des changements d'huile. En ce sens, Cronenberg se contente d'un carré de sable et y enfouit bien au fond ses préoccupations artistiques et thématiques. Les individus de mauvaise foi feront sans doute un rapprochement entre la complexité mécanique des moteurs et celle organique des êtres — récurrente dans l'œuvre du cinéaste — ; mais n'y donnons pas suite, puisqu'il ne fait franchement pas sérieux au vue de la parade de banalités qui défile dans *Fast Company*, de son humour franchissant la limite permise, de l'insistance de sa chanson thème (quatre fois !) et du ridicule de ses scènes de *exploitation*. À peu de choses près, *Shérif, fais-moi peur*, version Cronenberg.

**DVD** > C'est un sérieux cas de déraison, de la part d'un éditeur, que de mettre uniquement en avant-plan sur sa galette DVD l'insipide *Fast Company*, quand il possède pour la même occasion — figurant ici comme simples suppléments — les endos de la jaquette — les deux premières œuvres expérimentales de Cronenberg : les rares *Stereo* (1969) et *Crimes of the Future* (1970). En rade sur le programme principal, les *aficionados* du cinéaste



reprindront des couleurs au contact d'un univers et d'une thématique déjà bien esquissés ; ainsi, mutations, maladies, chirurgies et sexualité débridée germeront dans un dérèglement qui fait loi. D'une durée de 62 minutes et narrées en voix off dans un esprit documentaire, les deux productions soignent une attitude de rebelle et feront pouah à toute concession, à grand renfort d'images et de concepts déstabilisants. On en redemande ? Quand même pas. L'exercice de style deviendra vite physique et fastidieux ; le brassage d'idées se voulait certes estimable, mais il restera empesé et crâneur. Autre bonus non négligeable, *Behind the Camera* accordera de l'espace à Mark Irwin, ancien chef-opérateur du réalisateur de *Fast Company* à *The Fly*, qui relatera avec joie les temps forts de sa collaboration et ses meilleures anecdotes. Quant à la piste commentée par Cronenberg sur *Fast Company*, elle ne s'élèvera jamais au-dessus de l'ennui que procure à nouveau le visionnement du film.

**CHAPITRE MÉMORABLE** > Vraisemblablement emballé par une représentation de *Alphaville*, David Cronenberg ira d'un clin d'œil pour Godard dans le chapitre 4 de *Stereo* — qui sera avant-coureur de *Scanners* par son sujet de transmission extrasensorielle — en suivant, tel Lemmy Caution, son personnage dans d'inquiétants couloirs.

Patrice Doré

Canada 1979, 90 minutes — Réal. : David Cronenberg — Scén. : Phil Savath, Courtney Smith et David Cronenberg — Int. : William Smith, John Saxon, Claudia Jennings, Nicholas Campbell, Don Francks, Cedric Smith — Dist. : Alliance.

FILMO DVD ★★★